

« Ah ! comme on préférerait quand elle était simple ! » dit-on volontiers. Son personnage typé est entré, malgré elle, dans le musée Grévin du parisianisme. Elle s'en moque.

Elle travaille. Elle s'essaie à se débarasser de ses dons, à fuir sa facilité. A propos des « Petits Chevaux de Tarquinia », justement, elle avoue, avec une vraie simplicité : « Je pourrais en faire un, en quinze jours, un livre comme ça. J'ai cette vulgarité en moi [...]. Je peux torcher un livre en trois semaines, n'importe quoi. » Or il faut bien préciser que « les Petits Chevaux de Tarquinia » est un chef-d'œuvre. L'évocation indéfinissable d'un petit groupe humain traversé par le désir et le soleil. « Les Petits Chevaux », c'est du Colette maigre. Une Colette sans la graisse des adjectifs, sans le maquillage d'un vocabulaire sophistiqué, une Colette qui ne tiendrait pas « le rôle d'enfant terrible de la littérature », qui ne ferait pas « le clown pour amuser les hommes ». Arrivée à cette sorte de perfection, Duras, donc, renonce et même casse tout, comme si le livre — de même que le tableau — avait pour vocation d'être unique, comme si la perfection répétée grâce à une talentueuse recette risquait de transformer l'acte de créer en entreprise de prêt-à-porter artistique.

Marguerite Duras détruit son œuvre, ou plutôt la démonte. Elle ne veut pas faire des jupes courtes avec des robes longues, non ; ce qui l'anime, ce qui la meut, c'est de retrouver dans son Meccano romanesque le moment où elle est intervenue. De retrouver sa voix originelle, féminine, la voix et le ton qu'elle avait « avant » que la société, la civilisation, la culture ne les remodulent. D'où ses derniers livres (« l'Amour », « India Song ») (2) et ses derniers films (« la Femme du Gange », « Jaune le soleil »), vestiges de ses œuvres réduites en miettes par ses propres soins. D'où aussi, bien sûr, la confusion et la brume dans lesquelles elle se débat et où,

(2) Gallimard.

ils s'atteignent, vidés, achevés, défauts. Hommes-héros, hommes-shérifs, ils ont façonné le monde à l'image de leur arrogance. De chasse en aventure, de conquête en campagne, ils ont cherché en vain la possession. Ils ont étouffé le monde, les femmes, leur propre vie, par aveuglement et ignorance du bonheur de vivre.

Et, face à ces animaux verticaux, bardés de peur et de solitude, la femme défaite, dénouée, mise en pièces, la femme qui découvre peu à peu, dans l'amour, dans le plaisir, dans la jouissance, qua vivre est heureux, cette femme renoue enfin avec elle-même. Et avec le monde entier. De page en page, dans un désordre qui n'en a que l'apparence — si vous vous étonnez que jamais ne s'égare le fil de ses paroles, demandez-lui qui, de ses proches, elle a nommé Ariane —, une femme se dessine, qui respire et qui regarde, qui écoute et qui caresse. Une femme pour qui la vie même est jouissance, une jouissance qui la cerne et lui trace ses contours, mais qui, dans un même mouvement, la fait aux autres femmes semblable.

Et elle dit la jouissance de son corps, de ses seins gonflés avant la venue des

fatalement, se perdent souvent ses lecteurs les mieux intentionnés. C'est pourtant dans ces livres abscons, obscurs, que pointe la lumière d'un nouvel art, indicible et physique à la fois, celui d'une femme écrivain qui ne ferait pas semblant d'être un homme. Naguère, Duras écrivait comme un homme et on l'en félicitait. Il est vrai qu'à l'époque la littérature féminine était soumise aux inspirations poétiques, sociales et sentimentales d'un art diversement comparé à celui de la broderie, de la cocotte-minute ou du courrier du cœur.

Des poissons dans les arbres

En quelque sorte, Marguerite Duras est une pionnière, enthousiaste et naïve comme son interlocutrice, Xavière Gauthier, mais aussi sensible que celle-ci, réconciliant l'intuition avec l'intelligence, qualités en général attribuées respectivement au sexe faible et au sexe fort. L'importance des « Parleuses » vient de ce souci d'échapper à toutes les influences, à toutes les traditions : ce n'est pas un livre sans défaut, au contraire. Il n'est même que défauts et ratures. Mais, dans les confidences, les murmures de Marguerite et Xavière, sourd un langage neuf, des mots en liberté. Et si dans la littérature contemporaine elle n'a plus sa place, en revanche elle passe, elle traverse notre culture comme autrefois, en Indochine, elle s'enfonçait dans la jungle sans se perdre, familière, en dépit de ses origines européennes, de ce monde extravagant où les crues des grands fleuves laissent dans les branchages des arbres des petits bassins où nagent des poissons. « Il y a comme un monde étranger qui l'habite », remarque Xavière Gauthier. C'est bien ce continent perdu que cette aventureuse a décidé, intrépidement, bon gré mal gré, de découvrir sans nous autoriser cette fois, contre notre habitude, à le coloniser.

JEAN-FRANÇOIS JOSSELIN

règles, du ventre gros et de l'enfant qui y remue. Et, un soir d'été, le corps qui s'ouvre, la terre qui s'ouvre. Et la ferveur éperdue, et « ce désir hurlé d'apothéose ». Et l'enfant qui est là maintenant, et qu'elle regarde, et qu'elle porte et nourrit et respire et caresse, par un « instinct maternel » qui est tout, sauf un instinct et sauf maternel. Larmes, sang et lait, le corps jouit maintenant de toutes ses humeurs. Et cette femme au corps retrouvé, qui sait désormais ses langages et ses ivresses, cette femme pleine de sa propre vie, parle d'espoir et de révolution, de la terre enfin rendue à tous, des aubes à venir et des lendemains où « nous inventerons ce que nous avons mis tant d'acharnement à empêcher ; le plus simple, le plus vrai, le meilleur, le plus fou et le plus sage : l'harmonie de nos rires ».

C'est vrai, tout cela, les femmes l'ont souvent dit. Ou crié. Et les hommes l'ont souvent entendu. Mais si elles commencent à savoir parler, elles apprennent à peine à écrire. Annie Leclerc, elle, ne prend pas seulement la parole. Elle prend ses paroles, ses mots ivres et sereins, et elle en fait un livre.

NADINE FRESCO

Collection encyclopédique

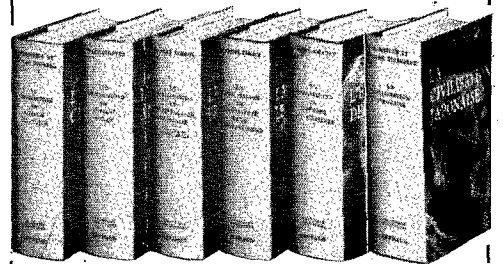
ARTHAUD

Art-Diffusion

vous présente en souscription
dans une présentation de luxe
en balacron noir

LES GRANDES CIVILISATIONS

Collection dirigée par Raymond BLOCH
Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratique
des Hautes Etudes



Volumes déjà parus :

La Civilisation romaine — La Civilisation grecque — La Civilisation de l'Occident médiéval — La Civilisation de l'Egypte pharaonique — La Civilisation de l'Europe classique — Les Civilisations de l'Europe ancienne — La Civilisation de la Renaissance — La Civilisation islamique — Les Civilisations de l'Orient ancien — La Civilisation et la Révolution française, tome 1 : la crise de l'Ancien Régime — La Civilisation de l'Europe des lumières — La Civilisation de l'Antiquité et le Christianisme — La Civilisation japonaise.

Volumes à paraître :

La Civilisation byzantine — La Civilisation hellénistique — La Civilisation et la Révolution française, tome 2 : vers une société nouvelle — La Civilisation chinoise — La Civilisation et la Révolution industrielle du XIX^e siècle.

CHAQUE VOLUME, 700 à 900 PAGES
FORMAT 18 x 23 cm. — RELIE.
300 HELIOGRAVURES, CARTES ET PLANS.

Souscrire à l'ensemble de la collection, c'est acquérir sans peine, par de modestes mensualités, une bibliothèque incomparable. Pour tous renseignements, renvoyer le bon ci-joint.

ARTHAUD ART-DIFFUSION

7, rue Pape-Carpentier, 75006 PARIS

M.....

Rue.....

Commune.....

Je désire être documenté sur les conditions de souscription à l'ensemble de la collection « Les Grandes Civilisations ».